

Évangile de Jésus Christ selon saint Jean

Au cours du dernier repas que Jésus prenait avec ses disciples,

quand Judas fut sorti du cénacle, Jésus déclara :
« Maintenant le Fils de l'homme est glorifié,
et Dieu est glorifié en lui.

Si Dieu est glorifié en lui,
Dieu aussi le glorifiera ;
et il le glorifiera bientôt.

Petits enfants,
c'est pour peu de temps encore que je suis avec vous.
Je vous donne un commandement nouveau :
c'est de vous aimer les uns les autres.
Comme je vous ai aimés,
vous aussi aimez-vous les uns les autres.
À ceci, tous reconnaîtront que vous êtes mes
disciples :
si vous avez de l'amour les uns pour les autres. »

« Au cours du dernier repas que Jésus prenait avec ses disciples... »

1

**L'heure est grave... Judas vient de s'enfoncer dans la nuit de sa trahison. L'Évangile n'est pas un western avec les bons et les méchants, bien identifiables. C'est en effet de l'intérieur même du groupe des 12 que se déroule la trahison. Et maintenant ? Que va-t-il se passer ? Qui sera le suivant ? Le groupe tiendra-t-il autour de son maître à l'heure de la tourmente et de la persécution ? La question de confiance se pose. Radicalement. On sent bien que ces heures sont les dernières, d'ailleurs Jésus vient de le dire clairement de la manière la plus affectueuse qui soit :
*« mes petits enfants, je suis encore avec vous, mais pour peu de temps. »***

A l'approche de la tragédie, c'est le moment d'une intense attention. Il s'agit aussi de faire corps. De montrer où va son cœur, son attachement et si possible son courage. Le maître Jésus prend la parole, une fois de plus. On l'écoute dans un silence religieux. *« Je vous donne un commandement nouveau. »*

Logiquement, à ce moment si crucial, Jésus aurait dû poser un regard intense sur ses proches et prononcer ces deux petits mots : *« Aimez-moi »*.

Il aurait pu ajouter :

« Oh oui, aimez-moi, comme je vous ai aimés ... Aimez-moi, moi Jésus, votre maître, votre guide, comme je vais vous montrer à quel point je vous aime en donnant ma vie ... Gardez-moi dans votre cœur jusqu'au bout. »

Au lieu de cela, vous l'avez entendu, Jésus décentre complètement son propos. Ce n'est pas *« aimez-moi »*, mais *« aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. »* Voilà le commandement nouveau.

En fait, la nouveauté, ce n'est pas le commandement d'aimer.

Jésus ne l'invente pas : le commandement d'amour du prochain existe bel et bien dans la magnifique tradition de son peuple, dans l'enseignement des rabbins de son temps. Ce qui est nouveau, c'est d'aimer comme lui,

c'est-à-dire au point d'être prêt à donner sa vie pour les autres. C'est vertigineux... Dieu nous croit-il capable d'autant ?

C'est vrai, on peut tout donner en une fois, un don immense et radical. La presse avait, il y a onze ans, honoré le sacrifice du lieutenant-colonel de gendarmerie Arnaud Beltrame qui s'était porté volontaire pour prendre la place d'une otage dans l'attaque terroriste d'un supermarché et l'avait payé de sa vie.

Mais on peut aussi, de manière sans doute moins héroïque, procéder par petits versements au jour le jour. Aimer à sa manière, en refusant toute domination, toute violence « *Ce qui montrera à tous les hommes que vous êtes mes disciples, c'est l'amour que vous aurez les uns pour les autres* » : Nous sommes donc invités d'abord à un acte de foi : croire que nous sommes capables de cela. Nous convaincre que Dieu nous en croit capable. Croire que son Esprit d'amour peut nous habiter, que ses ressources d'amour nous habitent : que nous avons désormais des capacités d'amour insoupçonnées, parce que ce sont les siennes... et alors il nous devient possible d'aimer « comme » lui parce que c'est son Esprit qui agit en nous.

Tout cela n'est-il pas un peu trop beau ? Nous savons par expérience que cela ne va pas de soi d'aimer notre entourage dans l'usure du quotidien. Un prêtre racontait cette petite anecdote assez illustrative. Elle se passe dans le métro parisien bondé. L'ecclésiastique, à la faveur d'un mouvement de la rame, perd un peu l'équilibre et marche sur le pied d'une dame. Il récolte aussitôt une volée d'invectives « espèce de gros lourdaud, tu ne pouvais pas faire attention ». Elle arrête soudain ce tutoiement insolite et agressif et bafouille « oh, pardon, monsieur, je vous avais pris pour mon mari... ». Ah, l'usure du temps... Alors qu'ils avaient dû être, son mari et elle, des jeunes gens éperdument amoureux...

Mais peut-être ne faut-il pas confondre amour et sensibilité : Jésus vient de montrer en actes de quel amour nous avons vocation à nous aimer ; ses paroles sont prononcées pendant son dernier repas. Jésus a commencé par laver les pieds de ses disciples, à leur grand étonnement : lui, le Seigneur et le Maître, s'est fait leur serviteur. Dieu se met à genoux devant l'homme... Et il a terminé en disant : « *C'est un exemple que je vous ai donné ; ce que j'ai fait pour vous, faites-le vous aussi.* » C'est donc cela : aimer « comme » il nous a aimés... et, après tout, si on y réfléchit, il est possible de se mettre au service les uns des autres, même de ceux pour qui nous n'éprouvons pas d'attirance ou d'affection à leur égard. Cette fidélité à ce commandement est vitale, nous dit encore Jésus puisque c'est à cela

que nos communautés seront jugées : d'après lui, le plus important, ce n'est pas la qualité de nos discours, de notre théologie, ou de nos connaissances, pas non plus la beauté de nos cérémonies (même si c'est bien évidemment important) ; c'est la qualité de l'amour que nous nous portons les uns aux autres...

En attendant, nous ne devons jamais oublier ce cri de victoire de Jésus qui conclut ses paroles : « Maintenant le Fils de l'homme est glorifié (c'est-à-dire révélé comme Dieu), et Dieu est glorifié en lui. » En Jésus, l'humanité est introduite dans la gloire de Dieu, dans la présence de Dieu, dans la vie de Dieu... puisque Dieu est amour et que désormais sa présence rayonne à travers eux. Nous sommes invités à y croire pour laisser cette présence agir en nous.

Jadis, pendant une de ces guerres qui jalonnent notre histoire, un officier de cavalerie en opération avait été chargé d'une reconnaissance aux avant-postes de l'armée. C'était en été. La chaleur était si forte et si étouffante qu'il se sentait prêt à défaillir s'il ne trouvait pas rapidement de quoi boire. Par chance, il aperçut une fontaine et prit sa gourde pour la remplir. Mais rendu nerveux par la chaleur et la canonnade lointaine, et sans doute aussi par quelque chose qui avait dû lui faire peur, son cheval se cabrait en tous sens et il avait les plus grandes difficultés à le maîtriser. Impossible de mettre pied à terre. Il aperçoit heureusement un soldat juste à côté de la fontaine et lui tend sa gourde en le priant de bien vouloir la remplir.

A son grand étonnement l'homme se fâche et éclate en imprécations : « *Tu n'as qu'à la remplir toi-même, je n'ai pas été mobilisé pour servir de domestique aux officiers, à tous ces privilégiés qui nous prennent pour leurs larbins* ».

Le cheval étant de plus en plus difficile à maîtriser, l'officier sentit la colère monter en lui. Il lui crie :

« Il y a quelque chose qui me ferait un immense plaisir c'est qu'un jour tu aies très soif, vraiment très soif, que tu demandes un verre d'eau et que j'ai le plaisir de te le refuser... »

La guerre se poursuivit et deux ans plus tard l'officier qui avait oublié l'incident fut blessé. Il fut dirigé vers un grand hôpital militaire. Sa blessure n'était pas trop grave et il avait remarqué que le personnel de l'hôpital était débordé par le nombre de cas à traiter qui arrivaient sans cesse du front. Il se proposa alors d'aider s'il y avait une tâche facile qui aurait été à sa portée. On accepta bien volontiers sa proposition. Une infirmière qui était

chargée de porter régulièrement à boire aux blessés pouvait être affectée à des tâches plus complexes et il prit sa place, heureux d'apporter sa contribution pour soigner ses compagnons de souffrance

Par une journée suffocante, raconte-t-il lui-même, il traversait les grandes salles de l'hôpital ou étaient entassés tant de blessés. Une cruche d'eau glacée à la main, un gobelet dans l'autre, il tendait à chaque blessé de quoi éteindre une soif qui leur devenait intolérable.

4

Vous avez deviné, je pense la suite... Il y avait dans un lit un homme visiblement très atteint qui sortit brutalement de son sommeil en l'apercevant et cria d'une voix rauque « *de l'eau, pour l'amour de Dieu* »

L'officier avait reconnu l'homme de la fontaine mais l'autre ne l'avait pas reconnu. Une voix intérieure perfide lui murmurait : « *C'est l'heure de ta revanche, c'est inespéré... fais en sorte qu'il entende bien le bruit de l'eau fraîche qui coule dans le gobelet que tu tendras à tous... sauf à lui* ». Et un intense sentiment de satisfaction montait en lui. Il allait être le bras de Dieu qui punit les malfaisants... Et le supplice de la soif était une belle vengeance offerte... Mais une autre voix se mêlait à la première, une voix désagréable à entendre mais insistante « *pardonne nous nos offenses comme nous pardonnons ... Vous aimez les uns les autres comme je vous ai aimés...* »

Il passa délicatement le bras autour du cou du blessé, soutenant sa tête et approcha le gobelet de ses lèvres desséchées. Avec quelle ardeur celui-ci en avala le contenu. Puis il sembla avoir comme un choc en reconnaissant celui qui lui donnait à boire.

Ils parlèrent un peu. Le blessé confia que lors de leur rencontre près de la fontaine, quelque chose l'avait mis très en colère. Mais il ajouta que dès le départ de l'officier, il avait eu honte de sa conduite et avait espéré depuis avoir l'occasion de le retrouver pour lui demander pardon.

C'était donc un jour favorable pour tous deux de mettre en pratique la parole du Seigneur.